

Delphine Arras

HAUT PARLOIR

Marelle d'eau

**On en reparlera
La petite gymnaste
D'une obsession épinglée
Une maison à feuilleter
Pour parler mon corps a d'abord tremblé
Parler n'est pas dire
Nuit dedans
L'odeur est une patience
Crash tests
Ring
Le fait que cette nuit je n'ai pas dormi
Bleu insolent
Accordéon sans rancune**

On en reparlera

En un seul jour j'en ai eu des naissances. J'ai bavé et ce n'était que le début. J'ai frotté une peau qui était mienne qui n'était pas mienne on en reparlera. J'ai eu envie de déclarer l'interdiction totale d'avoir froid ou de manquer d'un mot tendre de quelle que bouche que ce soit et on en reparlera. J'ai activé des membres dont j'étais et cheffe et premier bon public. J'ai tenté de rire quand j'avais faim cela ne s'est pas bien passé. J'ai cherché d'autres membres de mon clan j'ai appris que la distance existait. J'ai fouillé j'ai fourré mon nez dans des plis des replis qu'aucun drap ne saura imiter. J'ai grimpé pour le seul plaisir d'entendre descends allez descends. J'ai augmenté des pleurs pour m'assurer qu'il n'y ait aucune confusion. J'ai dit papa pour maman et inversement juste pour voir. J'ai colporté que j'avais un grand frère caché. J'ai dit à des inconnus que je m'appelais Sara. Et à mes parents que je n'aimais pas le gros ventre du D majuscule. J'aimais l'odeur de l'encens. Je détestais Mozart le dimanche. J'ouvrais la porte aux invités. Je craignais l'arrivée du médecin. J'attendais le samedi comme le messie. J'ai coché à rebours des grandes vacances tous les calendriers. Je parlais mieux anglais qu'algèbre.

J'ai fui la cour de récréation.

J'ai fui dans ma forêt.

J'y suis.

Vautrer mon aventure depuis. Écrire et défier ma peur et d'autres. Écrire et ne pas mourir avant l'heure. Écrire et bégayer. Écrire et réveiller la belle au bois hurlant. Écrire et accélérer en cas de barrages. Écrire et accepter de noyer plus que mon corps. Écrire et ne pas séduire. Écrire et ne pas traduire. Écrire et savoir qu'il n'y a pas d'emballage. Écrire et polir ma langue. Écrire et aller à la falaise des autres langues. Écrire et gouverner ma barque et sa bande de clapotis. Écrire et tenir ce désir élevé. Lever. Soulever. Écrire.

La petite gymnaste

Essorée de nuits sans emploi, la petite gymnaste aurait rassemblé ce serait une tentative elle aurait renouvelé et ce serait moins grave qu'il n'y paraît elle aurait rapproché des objets et d'abord ceux qu'elle voit dès le réveil cette vue couchée serrée sous le drap serrée cette tendresse que l'autre pourrait pourvoir et profiter qu'il ne le fasse pas pour mettre en contact un livre avec le tissu soyeux d'un essuie lunettes ce serait reproduire un couché dans du papier dans des pages fébriles et la petite gymnaste aurait voulu cette toupie panoramique : une tasse de café une clé usb un ticket de théâtre un passeport périmé du papier d'Arménie un livre fin qu'elle glisse dans sa poche dès qu'elle sort des pansements la petite gymnaste à 3'58 se lécherait les doigts de fraises et sans aucun ralenti un feutre bleu des cartes postales reçues et d'autres non postées on en parlerait après sa mort une culotte brodée de rouge de mots courts illisibles une photomaton de 1978 avant l'Afrique un dé au sexuel sort pour les soirées d'ennui un rasoir pour rafraîchir les murs son ordinateur portable aux taches chéries son blouson en cuir noir couverts de badges qui feraient frise chronologique à force et des baskets ni plus pour courir ni plus pour séduire les vinyles du père devenus totems après avoir foutu une raclée au tabou et un lit son lit et la promesse de nuits sans emploi.

D'une obsession épinglée

Sur le sein gauche il pourrait me crever le sein il pourrait me crever le coeur. Et l'histoire va commencer comme ça. Je gagne du temps et de la profondeur c'est pour ramasser les miettes que ma mémoire consent. C'est une langue elle est rouge et elle s'affiche fière sur un badge. Le sein. Le coeur. Des lèvres entourent cette langue. C'est une bouche hilare ou hurlante c'est selon. Et des dents très blanches et c'est ce que j'aime le moins. Et que la langue soit tirée à ce point pourrait énerver. Trop belle. Trop. Ça j'aime. Je la sens complice de mes appétits. Tous. Les glaçons les garçons les garces. Et mon badge lève les barrières une à une où que je passe on m'aime on ne m'aime pas n'empêche je passe et je parle toutes les langues. Je l'ai dit je l'ai dit je l'ai déjà dit. Et la nuit l'histoire continue sans et malgré moi. La langue badgée a des inclinations. Elle voudrait se frotter à plus petit qu'elle. C'est dire accumuler la nuit des désirs qui ne sont miens. Et ce frottement serait embraser d'autres corps que le mien. Si bien qu'au réveil et dans toutes les langues elle l'a dit elle l'a dit elle l'a déjà dit.

Une maison à feuilleter

Un livre escalier. Un probable.
Une maison à feuilleter.
Je respire mieux si je sais que tu dors à l'étage.

J'ai vu une maison gonflable gonflée. C'est important sinon on ne peut pas tenir ni debout ni couché.

Le chat n'aime pas déménager. Dans toutes les villes un chat au moins. Où que j'habite je m'emploie à en côtoyer un à en caresser un à l'appeler en vain. Dès que j'arrive. Dès que possible.
Et qu'on parle de la qualité de la présence d'un chat sur le canapé sur le lit près de la cheminée même quand il est absent devrait nous alerter.

Habiter le chemin de mon école. Serait revisiter ce sol foulé on ne peut pas compter. La peur au ventre on peut compter. A cause des histoires racontées vraies et fausses. De ce qui attendait dans le bois. Un homme oui. Un loup jamais. Et refaire le chemin serait secouer des clochettes qui aimeraient faire la pluie le beau temps et redessiner le labyrinthe de mon enfance.

Habiter de passage. C'est ce que je peux aimer très fort et qui pourrait m'épuiser. Au réveil mon premier plaisir c'est l'odeur du café. Qui n'est jamais la même ni chez Julia, ni chez Victor ni chez ma grand-mère. Et c'est la porte d'entrée dans leur univers leur intimité leurs disputes leur matin froissé leur jardin humide leur journée encore défroquée. Ma nuit a augmenté l'odeur de l'oreiller. Il y en aura d'autres. J'aurai contribué.

Habiter le nécessaire.
Habiter sans ironie.
Habiter inviter.
Habiter plus que nécessaire.
Habiter ne pas s'en vanter.
Habiter aux coquelicots.
Habiter déverser à petits pas.
Habiter repeindre de mots galants surannés.
Habiter aux abois.
Habiter creuser.
Ma forêt.

Je suis nulle part chez moi. C'est la moindre des choses. Je suis valise à roulettes pour préserver mon dos sauf dans les remontées non mécaniques dans le métro. Alors je regrette mon sac-à-dos. Il faut aimer voyager pour le faire. Il faut aimer le mouvement plus que l'attachement pour y aller et sans se retourner. J'ai dans ma vie beaucoup déménagé. Et je ne peux pas dire que j'ai eu plusieurs vies ce serait trop facile. Une vie une seule qui en contient à ras bord et à rebours c'est possible déduction faite de la nostalgie qui ne m'habite pas au risque d'en crever.
Je suis de nulle part et pour cette raison je peux y aller.
Allez j'y vais.

Je n'habite pas Madagascar.
Mon père est né à Madagascar.
Mon père a grandi à Madagascar.
Mes parents se sont rencontrés à M.
Un jour mon père a quitté M.
Un jour il s'est marié à ma mère et ce n'était pas à M.
Ma sœur et sa fille sont parties pendant une année sillonner M.

A Madagascar ma sœur et sa fille sont allées danser autour des tombes de nos ancêtres.

A Madagascar il n'est pas possible de reconnaître la maison d'enfance de mon père.

A Madagascar tout le reste est possible.

Habiter et ne pas l'ébruiter.

Habiter : mettre à l'épreuve ma capacité à rester.

Pour parler mon corps a d'abord tremblé

A cinq ans j'ai failli. Et cela reste. Je n'ai pas défailli et cela reste aussi. J'ai assemblé du beau monde Lego compris. Justement pas tout bien compris. J'ai fait mon public. Debout sur l'escabeau du lavage de dents j'ai exposé. Pour mon corps j'ai tourné dans un sens dans l'autre c'était presque amusant et mon public attentif. Pour parler mon corps a tremblé. Et pourtant rien ne sortait. Pas un son. J'avais des mots et j'ai vu que ce n'était pas suffisant. J'ai cherché des mots plus gros. J'ai ouvert la bouche parce que les mots ça vient du corps. La bouche ouverte c'était pour encourager. Rien n'est venu.

Les autres aussi ont un corps et des mots. Et je peux dire qu'il parle. Leur corps.

Pour parler mon corps a d'abord tremblé.

Parler n'est pas dire

Mon corps donc tremble et je ne parle pas vraiment. C'est la salle des machines. Ouverture le long des pointillés c'est pour montrer. Mes intérieurs. Je suis une salle des machines. L'ébullition me monte aux narines. Je me sens prête je ne le suis pas. Ces wagons d'envies et de doutes à force de se percuter ont lassé mon public. Je suis au bord de parler et je suis seule. La salle est lancée. Je ne peux pas tergiverser. Ça y est je parle et ce n'est pas que je le fais vite c'est que je ne m'arrête plus. Le public enfui c'est une veine. Je ne voulais pas parler. Je voulais dire. De façon parallèle je me remplis et je remplis l'espace désert. Et j'aime ce flux ces mots qui vont et me reviennent. Plaisir de ne pas être interrompue. Hantise. De le faire à découvert.

Nuit dedans

Nuit dedans. Mieux je vois et mieux je veux voir. De mieux en mieux je regarde. C'est en face. Après le dîner il s'assoit dans un canapé confortable à l'oasis de sa bibliothèque belle fournie et stoïque. Ce n'est pas lui que je mate. Sa bibliothèque me fait rêver. Son regard têtue dans une direction fixe imbécile me fait supposer qu'il y a une télé qui a gagné le combat. Tant que je n'allume pas il ne le sait pas. Et on est bien comme ça. Une soirée entière je peux passer à aimer être chez lui par-dessus la ruelle qui nous sépare. Pour le remercier j'allume juste au moment où je ferme les volets à demi. Sans doute ses yeux glissent-ils de sa rambarde à la mienne et à mes contours anodins puisque le sujet rapatrie illico son attention dans sa gaine initiale. Chacun sa lumière et nos désirs seront bien gardés.

L'odeur est une patience

Je m'allonge je m'étais allongée je sais réchauffer ma mémoire je m'étais allongée je ne sentais pas j'ai insisté d'autres auraient paradé je suis restée moi la fille allongée et que ce coucher permettait d'absorber et c'était le corps couchée je crois que je vais y arriver à faire remonter de même mon carnet posé à hauteur de mon horizontal je n'ai pas trouvé mieux pour que assemblés mon corps et cette odeur montent remontent de même j'installe je bricole un ascenseur de sensations de senteurs et c'est fragile si je me penche trop l'odeur s'évanouit je dois recommencer et c'est par le corps

L'odeur est-elle une pulsion ?

Crash tests

La langue ourlée aux derniers mots sacrifiés, je me redresse dans une pénible cécité. Trois fois j'ai frappé le sol. Trois fois j'ai senti le pécher glisser entre mes omoplates. De l'eau ou une masse liquide que je ne peux prononcer s'évertue à inonder. Je suis témoin de corps. Un périple qui se dessine encouragé par les terres silencieuses. On me somme de temps. A cet instant, mes vœux sont des sardines. Je les reconnais à une distance irréprochable. Je suis nombreuse. La fatigue ne m'a pas clouée. Je suis au-dessus de mes pieds.

-

Il sculpte des objets qui en imposent. Ce n'est pas leur taille. C'est la fulgurance. C'est le tempo. C'est le seuil limite pour qui regarde. Julie essaie. Elle renonce. Elle ne pose pas de questions. Elle regarde. Elle aspire le silence. L'espace entre deux gestes. Ce qui échappe à Boris. Le soleil ses persiennes.

-

Une maison. Un gynécée. Un incendie. Des voisins qui se détestent d'une parfaite façon. Un vent taquin. Des cris de loin. Des journalistes dépêchés. La rumeur. La nausée de ceux qui ont vu. Les murs rares que chacun cherche. Pour s'adosser.

Ring

Ring ! Elle se fait petits wagons qui tamponnent une deux trois fois et cela déclenche une montagne russe de faible conviction. Elle retourne à ses wagons c'est plus bas une vallée une rivière elle se parle à elle-même un brouillon avant la rampe de lancement le retour au front elle pointe et ne tire pas là et quand elle tire l'autre dormait dans des bras compréhensifs la voix pâteuse non arrangée un vouloir qui ne se sent pas capable pas aujourd'hui. Il tient seulement cela augmente dans son ventre les tirs de l'autre sont de plus en plus rapprochés il dort de moins en moins il se reproche il descend et sait très bien pour quoi. Elle continue ses petits wagons une esthétique presque. Elle ne voit pas venir. Il a eu le temps de charger. Il lui fait un monologue intégral. Il serait remonté au-delà de leur propre genèse il ne sait plus s'arrêter il hoquette son vouloir qui n'en peut plus elle se tient carrée silencieuse et cela fait un désert pour lui pour sa chevauchée et bientôt il parle à d'autres ça elle le voit. Sa retraite a sauvé leur ring presque parfait.

Le fait que cette nuit je n'ai pas dormi

Le fait que cette nuit je n'ai pas dormi. C'est inlassable. Le fait qu'au comptoir cette nuit de fragments cela me redresse. Le fait que cette nuit n'est pas une. Le fait que le comptoir en accueille d'autres que moi. Le fait que je ne connais pas leurs nuits. Le fait que j'ai l'impression d'être une macaroni sur le fil du collier supposément construit pour une fête des mères. Le fait que les autres macaronis au comptoir n'ont pas forcément pris leur douche. Le fait que c'est l'hiver la porte donc est fermée. Le fait qu'au commencement je préfère être seule pendant un temps incompressible pour boire mon premier café. Le fait que cette joie plus je la raconte et moins elle se ressemble. Le fait que je me retrouve ici trop entourée et que personne ne m'y oblige. Le fait que j'y pense et que cela rajoute. Le fait que j'ai des amis. Pourtant. Le fait qu'ici je ne prends part à aucune conversation. Le fait que je crois ne pas les écouter. Le fait que je me sente gamine renfrognée. Le fait que je voulais du silence et que je me retrouve là. Le fait que personne ne me pose de questions malgré mes cheveux grave emmêlés. Le fait que la petite dame blonde peroxydée a plus de cigarettes que de dents. Le fait qu'il est 8h08. Seulement. Le fait que ma journée n'a aucun wagon. Le fait que la serveuse se figure connaître la qualité de mes insomnies au nombre de cafés que je m'enfile. Le fait que j'ai pas mal brassé pour en arriver là. Le fait que mon voisin de comptoir est plus jeune que moi. Et le brouillage que cela créé dans mon esprit. Le fait que je lui souhaite bien du bonheur et que je me souhaite de dégager de cet enclos. Le fait que les conversations vont bon train et que je me sente spéciale ni en bien ni en mal dans cette petite meute locale. Le fait que j'aimerais bien qu'on s'étonne de ma présence. Le fait que ma voisine de gauche a des tatouages que j'essaie de comprendre. Le fait que je me demande si on peut aimer une personne autant qu'on aime ses tatouages. Le fait qu'un jour j'ai déclaré que je n'avais jamais aimé vraiment et que cela n'a débouché sur rien d'élévateur. Le fait que le patron s'en fout pas mal de pas mal de choses et qu'il a dû troquer son savon contre sa mauvaise foi. Le fait que j'ai des occasions. Le fait que je me raconte que ce troquet c'est pour réfléchir. Le fait que penser fait mal à force. Le fait que j'ai des fourmis dans les jambes. Le fait qu'avant je courais tous les matins et personne ne me demandait pourquoi. Le fait que tu me manques. C'est imparable.

Bleu insolent

Bleu sur bleu de parme sur bleu miroir sur bleu ostréicole sur bleu d'abysses. Carottage de bleus. Tableau manifeste. Matelas de bleus. Offrande à perte de vue. Respire

Matelas cossu auréolé de nuages bleu insolent. Vue qui frappe. Yeux terminaisons nerveuses calmes. Revendication d'un ciel orphelin. Vent ou introduction en l'absence de seuil. Respire

Le phare. Le phallique. L'horizon a ses joies. Yeux fougères. Amplitude. Exagération. L'horizon performatif. Respire

Figurants d'eau tantôt d'air. Oiseaux stoïques au-dessus des barques à paparazzi. De front quatre nuages ou pire. Portail noir en plein ciel. Noir continu en traduction d'abysses longtemps endormis. Miroir pour impressionner. Hors forêts des verticales rares. Nombreuses et rares. Yeux lavables au risque de témoins. Et des phares désormais idoles faciles. Respire

Territoire jamais sevré. Respire. Ébranlement ou tectonique acoustique de terres lointaines. Respire. Brésil de poche. Respire. Échiquier vert jungle. Respire. Désir désarroi désert autour d'une oasis. Respire. Campement solennel au plus haut vue guerrier et serment de falaise. Respire.

Bleu d'habitat hors-saison.

Bleu amour.

Accordéon sans rancune

La langue ourlée aux derniers mots sacrifiés, j'ai la pensée de me redresser. Je me sens quatre cadenas au sol. Quatre pattes c'est réservé à d'autres jeux. Quatre pattes c'est quatre fois plus bas que ce qui se tient debout. Et mon regard. Atterrit à hauteur de poussière foulée. Je respire donc. Mal. Mes poumons d'aise et de repli. Accordéon sans rancune. Ça joue la mélodie du bonheur une note sur deux. Mes paupières battent les contretemps cela me fait rétroviser ce que je croyais acquis. Je parle du sol qui me paraît à bonne distance. Je suis plantée là archéologue forcée sur une terre muette. Le fait que je n'arrive pas à regarder plus haut que la ligne supérieure de mon crâne m'inquiète. La pluie est un rideau de gouttes que je peux compter. J'ai la pensée d'ausculter ce qui se tient sous mes appuis. Et puis non. Une fois je frappe le sol. Deux fois je frappe le sol. Trois fois je frappe le sol. J'articule un cri. Rien ne se passe. La scène s'est déplacée entre mes omoplates. De l'eau. De l'eau ou une masse liquide que je ne peux prononcer m'entoure. Ma bouche se remplit mon nez se remplit mes oreilles se remplissent c'est de l'eau et je suis témoin de corps. Des parcelles de moi ploient. Ce n'est pas en même temps. Je deviens spectatrice de ma chute et comme la saturation n'arrive pas j'ai la pensée que je pourrais renoncer. A chuter. Je chute je ne chute pas. La fatigue cette balançoire. Et voilà le vent ou d'autres rumeurs. Et cela me scarifie millimètre par millimètre. Je me dis que jamais plus je ne serai au-dessus de mes pieds.